

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 29

Artikel: Théâtre Lumen
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ON EN A PLEIN LE POLE

DANS le temps, quand quelqu'un nous embêtait, on lui disait : « La jambe ». C'est les Parisiens de par Paris qui avaient trouvé ça ! A présent, on dira : « Le Pôle ! » Ah ! pour sûr qu'ils nous embêtent, les papiers, avec leur Pôle, leur Nobile et tout le reste ; on ne voit plus que ça ; ça, la footeballe et le tour de France de ces lulus qui s'entreintendent sur des vélos ! Diable me brûle si les gens ne viennent pas fous !

Je vous l'avais bien dit, qu'ils n'en auraient rien de plus, tous ces gaillards, d'avoir été par ce pôle, attraper des pulmonies ; c'est rien que pour faire parler d'eux sur les papiers ! Mais, on commence à en avoir assez de ces histoires qui vous prennent un tas de place dans la *Feuille d'Avis*, la *Tribune*, etc. au lieu d'avoir des nouvelles de par chez nous ! C'est sûr, les journalistes, ça est malin ! Au lieu de se creuser la boule pour composer des articles un peu intéressants, ils n'ont qu'à copier, dans les papiers étrangers, les nouvelles et les contre-nouvelles qui se disent et se contredisent sur ce bougre de pôle à Nobile !

Oh ! oui, va ! « Le Pôle ! » Fichez-nous voir la paix avec ces balivernes ; croyez-vous que les phoques et les ours blancs de par là-bas s'occupent de ce qui se passe à Peney-le-Jorat ou à Biolley-Magnoux ? Eh bien, nous, on se fiche pas mal de ce que ces bœufs font par là-bas ; ils ont voulu y aller, qu'ils y restent et qu'ils s'en fichent une bosse !

Ah ! Si c'était le taupier de Mollondin qui se soit dévoué pour repêcher un bouëe dans la Menthue, on n'en parlerait pas tant dans les papiers ; ni si c'était un Bovard d'Epesses qui ait trouvé le truc pour faire crever le mildiou ! Heureusement qu'il y aura le Tir cantonal de Payerne pour distraire un peu les journalistes, à présent que la Fête de chant est finie ; mais, pour l'amour du ciel, laissez voir Nobile et les autres s'expliquer avec leur pôle et tout leur fourbi ! Oh ! oui, va ! On en a plein le pôle !

Pierre Ozaire.

« BESOIN » N'EST PAS LE MOT

GN cabinotier de Genève avait un ouvrier, excellent horloger du reste, qui touchait régulièrement son salaire par anticipation. Un jour que, selon son habitude, le dit employé tentait d'obtenir une nouvelle avance alors que son compte accusait un sensible découvert, le patron ne put s'empêcher d'élever des objections. Il réprimanda l'ouvrier, essayant de lui faire comprendre qu'un tel mode de faire ne pouvait indéniablement durer.

— Cela nous mène trop loin, disait-il ; du train dont vous marchez, vous allez finir par être payé mille mois d'avance !

— Vingt francs me suffiraient ! insistait l'insatiable horloger d'un ton humble, mais ferme.

— En avez-vous réellement besoin ? questionna le patron qui sentait faiblir sa résistance.

— Besoin n'est pas le mot, répondit l'ouvrier genevois... mais c'est une impérieuse nécessité.

Et il obtint son à compte. A. Mex.



LA MYSTÉRIEUSE VILLA

(Suite).

— Non, répondit Hatch, cela ne me semble pas ainsi.

— Je vous accompagnerai demain soir, déclara le professeur qui se leva comme pour clore l'entretien.

— Merci, dit le journaliste qui prit congé.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, il se présentait chez le banquier Ernest Weston.

— Avez-vous eu recours à votre fameux con-

trebandier ? lui demanda-t-il.

— Oui, dit M. Weston en souriant à demi.

— Ah, et qu'est-il arrivé ?

— Mon homme est là, dit le banquier, il vous racontera ça lui-même.

Il alla dans la pièce contiguë et en revint avec un grand diable roux, aux yeux bleus qui paraissaient, en effet, d'un sang-froid imperturbable et d'une force herculéenne.

— Conte à M. Hatch ce qui vous est arrivé cette nuit, lui dit M. Weston.

Il parla. Lui aussi, à l'aspect de l'Apparition, s'était élancé sur elle, mais n'avait pas été vaincu que le vide ; la « chose » avait disparu, s'était évaporée, et l'homme fort s'était trouvé tétanisé dans l'obscurité des chambres poussiéreuses. Comme Hatch, il s'était précipité sur la première ouverture venue et était sorti par une fenêtre mal fermée...

— Une fois dehors, continua-t-il, je repris mon sang-froid, je me moquai de moi-même, je pris une lanterne de la main gauche, mon revolver de la droite et visitai la maison... mais je n'y vis rien d'anormal, il n'y avait rien du tout, et j'ose dire que s'il y avait eu quelque chose je vous l'aurais apporté tout droit ici... Mais, comme dit le proverbe, là où il n'y a rien, le diable même perd ses droits... Alors, je me rendis au petit bâtiment annexe où j'avais déposé mon manteau. Je montai dans une des chambres de domestique de ces dépendances, me roulai dans mon manteau et m'endormis. Il me semblait que je dormais depuis une heure ou deux, lorsque je me réveillai soudain. J'eus la sensation que quelque chose se produisait. En effet, vous me croirez si vous voulez, mais j'aperçus un chat, un vrai fantôme de chat qui se démenait comme un possédé dans la chambre. Je me précipitai à la porte pour lui couper la retraite, mais il fut plus prompt ou plus habile que moi et disparut. C'était un chat de la même race que le fantôme de la maison, un chat blanc et lumineux par soi-même comme s'il eût été constitué par une sorte de flamme froide, infernale. Cela ne m'empêcha pas de me recoucher et de me rendormir... j'attendais le jour pour trouver enfin quelque chose de matériel sur quoi je pusse porter la main...

— Et c'est tout ? demanda Hatch.

— Je ne fais que commencer. Il faisait jour lorsque je me réveillai de nouveau... Cette fois je me trouvai attaché, ficelé bras et jambes dans mon manteau comme un saucisson... Je me débattis, mais en vain, je criai, personne ne répondit... Le silence était complet dans tous les environs... Enfin, après une attente qui me parut bien longue, j'entendis quelqu'un marcher dans la cour, j'appelai, et ce fut le brigadier qui parut... Il me délia, je lui racontai tout et revins ici. Avec votre permission, M. Weston, je me retire de l'affaire, je crois n'avoir peur de rien de ce qui se peut voir ou toucher, mais ça c'est de la diablerie.

Un peu plus tard dans la journée, Hatch prit le train avec le savant Dusen, et tandis que le train filait le long des rives du lac, le professeur se contenta de poser quelques questions à Hatch, mais la plupart du temps, il resta silencieux. Hatch respectait son silence et se borna à répondre aux interrogations du savant.

— Avez-vous vu des échantillons de l'écriture de M. Ernest Watson ? avait d'abord demandé le professeur.

— Oui.

— La majuscule M ?

— Oui, elle ressemble un peu à la majuscule du mot lumineux, mais on ne peut pas dire qu'elle soit tout à fait pareille.

— Connaissez-vous quelqu'un au Consulat de France à qui vous puissiez demander un renseignement ?

— Oui.

— Eh, bien, à notre arrivée, ayez la bonté de demander son numéro au téléphone et de me mettre en communication avec lui.

Une demi-heure plus tard, le professeur Dusen était enfermé dans la cabine téléphonique du bureau de poste de la petite ville en train de causer avec l'ami que Hatch avait au Consulat de

France. Ce qu'il apprit ou même s'il apprit quelque chose, le reporter n'en sut rien, car le savant se borna à ressortir, puis après avoir cherché un autre numéro, il rentra dans la cabine où il causa encore assez longuement.

Enfin il revint.

— Maintenant, dit-il.

Et ils se dirigèrent tous deux vers la maison hantée. En y arrivant, le professeur parut frappé d'une idée soudaine.

— Oh, dit-il, je n'y avais pas pensé, mais voudriez-vous retourner au village et demander téléphoniquement à M. Ernest Weston s'il possède un canot automobile, lui ou son cousin peut-être... mais sachez si l'un ou l'autre pourrait mettre à notre service, le cas échéant, un petit bateau à moteur, et dites-moi si ce serait un canot à moteur à essence ou électrique... n'oubliez pas... je vous attends.

Et le savant s'assit tranquillement sur une borne du jardin surplombant le lac.

Lorsque Hatch revint, le professeur était toujours dans la même position, les yeux au loin, perdu dans une réflexion profonde.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— Le banquier n'a pas de canot automobile, lui fut-il répondu, mais son cousin George en possède un à moteur électrique. Malheureusement, il ne peut pas nous le prêter, car il est en course.

— N'importe, répondit le professeur d'un ton indifférent, et comme s'il ne pensait déjà plus à ce qu'il avait demandé.

Ensuite, ils pénétrèrent alors dans la maison par la porte de la cuisine.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda le journaliste.

— Je vais retrouver les bijoux, répondit le savant.

(A suivre.) Jacques Futrelle et Michel Epuy.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine deux comédies d'un goût absolument parfait : *Voleur de coeurs*, grande comédie dramatique interprétée par Lya de Putti et Joseph Schildkraut. Comme second film : *Dans la chambre de Mabel* qui sera une occasion de succès de plus pour la gracieuse Marie Prevost. Un programme de franche gaité qui sera présenté tous les jours en matinée à 15 h. et en soirée à 20 h. 30. Dimanche 22 courant matinée dès 14 h. 30. **Royal Biograph.** — Pour la première fois à Lausanne la célèbre artiste et danseuse américaine Gilda Gray dans *La Danseuse du Diable*, splendide film artistique et dramatique réalisé par F. Niblo. Au même programme : Fridolin en villégiature, comédie comique et les actualités mondiales par le Ciné Journal Suisse.

Pour la rédaction :

J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Café-Restaurant de la Gare
OUCHY

Spécialités de filets de perches. — Frites.

J. ROUGEMONT, chef de cuisine.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.